

" LE CANON FRATERNITÉ ", de Jean-Pierre Chabrol

Par Henri Guillemin

Le Monde. Publié le 19 septembre 1970

HUIT cent soixante-six pages Un " pavé ". Pourquoi pas, puisqu'il s'agit de la Commune ? Sur ce gros livre, le Canon Fraternité, de Jean-Pierre Chabrol, la jaquette à drapeau rouge annonce tout de suite la couleur ; et les barricades n'ont pas manqué, dans Paris, le 18 mars 1871, ni pendant la Semaine sanglante ; les pavés y étaient à l'honneur.

J'avoue que je n'aime pas trop le genre " roman historique " ; on ne sait jamais ce qu'on y consomme : du réel ou de l'imaginaire ; rien de plus gênant. Mais enfin il y a de très grands " romans historiques ", c'est un fait. Pas les produits d'Alexandre Dumas, bien entendu, ni le Cinq-Mars de Vigny ; mais cette littérature suspecte a ses titres de gloire, de Tolstoï à Aragon en passant par Victor Hugo, de la Guerre et la Paix à la Semaine sainte en passant par Quatrevingt-Treize. Le Canon Fraternité est de la bonne série. Un ouvrage, à mes yeux, qui compte.

Pour qu'un roman historique soit acceptable, la condition première, c'est, chez l'auteur, le respect avant tout, un scrupuleux respect de la vérité, quant aux événements, d'abord, au milieu desquels se trouve insérée l'aventure fictive conçue par l'écrivain, quant à l'ambiance aussi, l'atmosphère, l'odeur de ce temps, non fictif, où se meuvent quelques personnages inventés. Il se trouve que, depuis douze ans, j'ai pas mal étudié ce moment de l'histoire de France qui recouvre les années 1868-1873 ; je sais la part d'illusion qui se mêle toujours à ce sentiment du contact, mais enfin il me semble que je les connais un peu, telles qu'elles furent, ces années-là. Jean-Pierre Chabrol a voulu nous donner, de la Commune, à la veille du centenaire, une image, dans toute la mesure du possible, véridique. Mon impression est qu'il y a réussi. Et Dieu sait si je me méfie des " résurrections", en histoire, surtout depuis que je suis tombé de mon haut, avec Michelet.

Le très grand mérite de Chabrol est, d'une part, de s'être informé, très sérieusement informé ; et, d'autre part, d'avoir su résister à la tentation (je la connais ; elle est rude) d'embellir. Il aime la Commune, ce qu'elle a signifié. Et comme je le comprends ! D'où, forcément, une inclination à l'exalter, à faire en sorte que le lecteur l'aime aussi. Le goût d'être contagieux...

Chabrol s'est-il souvenu de l'avertissement placé par Lissagaray au seuil de son Histoire de la Commune de 1871, publiée à Bruxelles en 1876, c'est-à-dire cinq ans seulement après le drame : " Celui qui fait au peuple de fausses légendes révolutionnaires, celui qui l'amuse d'histoires chantantes, est aussi coupable que le géographe qui dresserait des cartes menteuses pour les navigateurs " ? Est-ce que je me trompe en devinant ici, page 701, comme un vague écho de ces mots graves prononcés par un témoin ? Le petit Rastel que J.-P. Chabrol a imaginé, et dont il feint de publier les notes (retouchées en 1914-1915, parfois brièvement commentées encore vers 1939, Rastel étant alors octogénaire), le petit Rastel s'interroge, en mai 1871, sur la légitimité de ce qu'il écrit : " Tout ça, c'est vrai ; mais si ça tombe sous les yeux de gens qui ne l'ont pas vécu, que penseront-ils de la Commune ? Du mal... " Suit une observation datée de quarante ans plus tard : ce " scrupule ", dit Rastel, m'est revenu. " du premier jour de ma relecture, et n'a jamais cessé (...), à chaque ligne ". Et pourtant le voici, ce livre. C'est bien. C'est très bien, c'est comme cela qu'il faut écrire l'histoire. Défense de tricher ; et qui dissimule triche. La loi majeure de l'historien, c'est la loyauté.

Chabrol a eu raison, grandement raison, de commencer son récit avec la guerre de 1870. On ne comprend rien à la Commune si l'on ne sait pas la vérité sur l'action du pseudo-" gouvernement de la défense nationale " qui s'empara du pouvoir, en toute hâte, lorsque

Napoléon III disparut dans la trappe de Sedan. Gambetta mis à part, les membres de ce gouvernement - au vrai, un commando de sauvetage social - n'avaient qu'une pensée : livrer Paris aux Prussiens, devenus les protecteurs des " honnêtes gens " (c'est le titre que, depuis La Fayette, se donnaient les possédants). Les Jules - Jules Fabre, Jules Simon, Jules Ferry, ornés d'un Jules militaire, le général Trochu, gouverneur de Paris - vivent dans la terreur d'une république " rouge ". Il leur faut la victoire allemande pour la sécurité des structures économiques et sociales. Quant à l'armée, je veux dire les généraux de Paris, Ducrot, Vinoy, Blanchard et les autres, du même format que Bazaine, ils n'avaient " plus rien à défendre puisqu'il n'y avait plus d'Empire " (ici. p. 97). Plus exactement, ce qu'ils avaient à défendre, c'étaient les privilèges d'une classe. L'ennemi avait changé de camp, depuis le 4 septembre ; non plus l'envahisseur, mais la plèbe, " la canaille ", selon leur langage. Et ce cri que J.-P. Chabrol fait pousser par une femme anonyme (p. 33) : " Ils ont moins peur des Prussiens que de Paris ! ", il est si peu excessif qu'il reproduit littéralement une déclaration cynique et joviale faite après la guerre, devant les " honnêtes gens " de la commission parlementaire d'enquête sur le 4 septembre, par le propre ministre de l'armement choisi par les Jules, l'astucieux Dorian, le maître de forges Dorian, en qui le peuple mettait sa confiance parce qu'il avait lancé, en ricanant sous cape, sa fameuse " campagne des canons ".

Et peut-être Chabrol aurait-il pu montrer davantage la décomposition systématique de l'armée par ses chefs, les " fraternisations " avec l'assiégeant encouragées, l'état-major fermant les yeux, avec une bienveillance complice, sur l'énormité des désertions (les fils de famille allaient se tapir, par milliers, dans les ambulances privées), les officiers incitant eux-mêmes leurs hommes à crier : " Vive la paix ! " pour hâter cette capitulation bénie, tant désirée, et qui tardait à venir. Elle tardait parce que les Jules et les généraux avaient peur d'une insurrection populaire s'ils découvraient trop tôt leur jeu. Car c'est vrai que la plèbe était acharnée à cette résistance que maudissaient, avec une rage égale, un Veillot et un Renan. Phénomène historique incontestable, irrécusable, cet élan patriotique des pauvres. Chabrol écrit : " Ils donnent tout, eux qui ne possèdent rien " (p. 78), tandis que s'organisait, à travers la France, pour casser les reins à Gambetta, une énorme " cinquième colonne " spontanée où se coudoyaient M. Falloux, le royaliste, et Marcelin Berthelot, l'esprit fort, Mgr de Bonnechose, archevêque de Rouen, et Mme Sand, la châtelaine de Nohant, Tous haïssaient avec furie l'idée d'une victoire de la République, à cause des faubourgs, à cause de ce Belleville surtout, où Chabrol a bien fait de situer son récit, " Bellevillois ", pour les gens de bien, étant alors synonyme de " scélérat ", " bandit ", " assassin ", " communiste ". J'ai été frappé, récemment, relisant Péguy, de ces mots qui figurent dans son Cahier du 5 janvier 1904 (V, 7) : " Les patries sont toujours défendues par les gueux, livrées par les riches. "

Eh oui, courage, honnêteté coûteuse, de la part de J.-P. Chabrol, dans un livre qui se veut un hommage à la Commune, ces images cruelles que l'on y voit des misérables. Sordide, son " impasse du Guet " ; " les rêves fous de l'impasse volent bas ", écrivait le petit Rastel (p. 153). Florent Rastel se remémore, à soixante ans, la naïveté de ses seize ans à propos du peuple, lorsqu'il vivait encore, paysan, à Rosny : " Je voyais les prolétaires en preux d'enluminures ". Hélas ! qu'elle est donc mal grandiose souvent, la réalité de Belleville. Il s'était tourné, un jour, vers " l'Ancêtre ", ce vieux qui lui avait tout appris et qui parlait de Justice, de Liberté, d'Avenir : " Les prolétaires, le peuple, dis, quand même, ce n'est pas ça ? " Et l'Ancêtre lui avait répondu : " Mais si mon petit, c'est ça ! " ; " et il souriait, le vieux " (pp. 81-82). Pourquoi souriait-il ? Parce qu'il les aimait, même ainsi, parce qu'il les comprenait, parce qu'il savait leur histoire, à eux, d'où ils sortaient et pourquoi ils étaient comme ils étaient... Il n'a pas lu Victor Hugo, l'enfant Rastel ; il ne connaît pas les remarques de cet autre " ancêtre ", sur le " haillon social ", le peuple en lambeaux, dilacéré, déchiqueté par " les exactions, les voies de fait " de ceux qui depuis toujours, vivent de sa substance - ce " petit nombre ", comme disait Voltaire, applaudissant, qui " fait travailler le grand nombre, est nourri par lui, et le gouverne ".

Étonnez-vous après, ô semeurs de tempêtes,

Que ce souffre-douleurs soit votre trouble-fête.

Et Chabrol ne nous cache rien du désordre affreux, écœurant, de la triste " armée de la Commune ". Cluseret n'a pas tort : " En fait de futoir, je n'ai jamais rien vu de comparable à la garde nationale. Dans le genre bordel arabe, c'est une sorte de perfection ". Strictement exact ceci : " Sur le papier, la garde nationale comptait 199 000 hommes ; en fait, moins de 20 000 fédérés tenaient tête à l'armée versaillaise : 170 000 hommes dans une poigne de fer ". Et Chabrol de citer Louise Michel, qui savait de quoi elle parlait : " L'armée de la Commune était si peu nombreuse que les mêmes s'y retrouvaient toujours " (p. 773). Où ? Au feu ; au casse-pipe.

À la page 673, une phrase terrible, mais juste : " l'immense marais des lâches dans lequel s'enlise la Commune ". Mais s'ils n'ont pas été nombreux, dans le rang, les fédérés, encore que les gars d'Asnières et du fort d'Issy, et les canonniers de la porte Maillot se soient montrés héroïques, il y a eu le sursaut final, les individuels, les " combattants aux bras nus " à qui Delescluze avait remis la ville avant d'aller se faire tuer, volontairement, en redingote, boulevard Voltaire. Ils se sont battus comme des lions, ceux de la Semaine sanglante, mettant devant eux 7 000 hommes hors de combat, sachant que c'était fini, que c'était perdu, mais décidés à ne pas se rendre, et pour que leurs cadavres soient dans la terre comme une semence, une semence rouge. Salut à ces " croyants "-là.

Un beau livre, ma foi ; et même un très beau livre. Du " populisme ", si vous voulez, avec ces surnoms faciles : " Poil-à-r'ssort ", " Passe-à-l'As ", " Moumoute ", " " Nous-les-Gueux " ; mais des pages que l'on n'oublie plus : la rencontre de Marthe et de sa mère (pp. 71-72), l'ouvrier fourbu qui fait un enfant de plus à sa femme (p. 729 : j'ai rarement lu quelque chose d'aussi enlevé et d'aussi poignant) et le vieillard qui se rappelle...; il vient de relire les lignes anciennes où il retraçait la façon dont ils s'endormaient après l'amour, Marthe et lui, adolescents, " sa petite main couverte par ma poigne, et ses doigts qui se glissaient vite vite entre les miens ; quatre furets..." Et il ajoute à son manuscrit cette simple ligne (il a quatre-vingts ans passés) : " La nuit dernière encore, ma main, doigts écartés, s'est refermée sur un vide en forme de menotte. "

Henri Guillemin